

DIALECTICA

VOL. 6 • No. 1

15. 3. 1952

108
P 414
no 111

MÉTAPHYSIQUE ET DIALECTIQUE

Contents	Sommaire	Inhalt
GONSETH (F.)	Editorial	5
	Motivation et structure d'une philosophie ouverte . .	9
ISAYE (G.)	Le privilège de la métaphysique	30
GONSETH (F.)	Réponse au R. P. Isaye	53
SCIACCA (M. F.)	Autonomie de la métaphysique et «intériorité objectives»	67
SOTTIAUX (R. P.)	Lettre à M. Gonthier sur la fidélité indéfectible. . . .	81
PERELMAN (Ch.)	Réponse à M. Bernays.	92
	Communications concernant le XI ^e Congrès international de philosophie à Bruxelles	96

PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE PARIS
ÉDITIONS DU GRIFFON NEUCHÂTEL SUISSE

RÉPONSE A M. BERNAYS

par Ch. PERKELMAN, Bruxelles

Je suis reconnaissant à M. Bernays d'avoir porté à la connaissance des lecteurs de *Dialectica* ses remarques concernant mon article « Philosophies premières et philosophie régressive¹ ». Ses objections me sont d'autant plus précieuses qu'elles résultent, en grande partie, de certains malentendus, dus sans doute à l'imperfection de mon exposé. J'espère que la présente discussion permettra quelques utiles mises au point.

Les observations de M. Bernays concernent trois points. La première se rapporte à ma critique du fondement de toute philosophie première, la deuxième au remplacement, dans la philosophie régressive, du principe de technicité de M. Gonsseth par celui de responsabilité, la troisième à ma conception du principe de dualité. Examinons-les, l'une après l'autre.

M. Bernays commence par critiquer mon opinion selon laquelle « dans les philosophies premières, le penseur se base sur une intuition ou une évidence, donc sur un fait psychologique ». Il me reproche d'affirmer, par là, que l'utilisation des faits de la science psychologique est indispensable à toute philosophie première. Mais ce n'était nullement mon intention, et si M. Bernays a pu s'y tromper c'est à cause de l'ambiguïté de mon énoncé. J'ai voulu dire que toute philosophie première ne peut invoquer comme fondement de ses affirmations qu'un fait de conscience, une intuition ou une évidence. C'est l'intuition ou l'évidence subjective du penseur qui serait, en définitive, dans une pareille conception, le fondement ultime du système. Il serait difficile, à vrai dire, à n'importe quelle philosophie de se passer de tout recours à l'intuition, mais l'important est de discuter la portée et la valeur de pareilles intuitions. Pour le partisan de la philosophie première, ces intuitions constitueraient le fondement de vérités définitives, éternelles, uni-

¹ *Dialectica* 13, p. 43-45.

versellement valables, et ne pouvant plus subir la moindre révision. C'est à une pareille conception que je m'oppose et, si je ne me trompe, M. Bernays n'est pas loin de partager ce même point de vue.

Les deux autres critiques de M. Bernays résultent presque entièrement d'une intention qu'il me prête, et qui n'est nullement mienne. Il écrit, en effet : « Als repräsentativ für die « philosophie régressive » bespricht Herr Perelman die Gonsethsche Philosophie, deren Leitgedanken er anhand der von Herrn Gonseth herausgestellten methodischen Prinzipien erörtert. » D'après M. Bernays, mon exposé de la philosophie régressive se bornerait à reprendre les thèses de M. Gonseth : toute déviation de la pensée de ce dernier ne pourrait, dans cet esprit, être interprétée que comme le résultat d'une incompréhension ou d'une infidélité reprehensibles. C'est ainsi que M. Bernays me reproche d'avoir remplacé le principe de technicité de M. Gonseth par un autre principe que j'appelle le principe de responsabilité, et d'avoir présenté du principe de dualité une interprétation non gonsethienne.

La phrase de mon essai qui a pu prêter au malentendu est la suivante : « Nous retrouvons, à la base de la philosophie régressive, à peu de chose près, les quatre principes de la dialectique de M. Gonseth, dans une perspective et une coordination différentes ¹. »

J'annonce donc, au départ, que je ne reprends pas intégralement les principes de M. Gonseth et que je les situe dans une nouvelle perspective. Ce ne sera plus celle de la méthodologie des sciences, mais celle de la métaphysique. En fait, c'est même, à mon avis, le principal mérite et la principale nouveauté de mon essai que de ne pas se limiter à la problématique de la philosophie des sciences, mais de tenter l'esquisse d'une métaphysique qui chercherait à englober les résultats des efforts des partisans d'une pensée « ouverte ». Si j'utilise les principes de la dialectique de M. Gonseth, ce n'est donc pas pour les accepter tels quels en métaphysique, ce qui me semble impossible, mais pour les transposer en les utilisant au maximum.

C'est ainsi que j'ai remplacé le principe de technicité par celui

¹ *Dialectica* 11, p. 182.

de responsabilité. J'ai développé les raisons de ce changement dans le volume publié en hommage à M. Gonthier¹. J'y ai montré qu'en métaphysique — à moins de mettre hors pair une technique particulière, ce qui me semble incompatible avec l'esprit de la philosophie dialectique — le principe de technicité doit être remplacé par un principe plus souple, celui de responsabilité. Ce dernier, tout comme le principe de technicité, jouera le rôle du principe verrou, qui empêchera la pensée de perdre toute consistance et de tomber dans le scepticisme négatif. « Le dogmatisme et le scepticisme, ai-je écrit à ce propos², s'opposent, tous les deux, au principe de responsabilité, car ils cherchent, tous deux, un critère qui rendrait le choix nécessaire, et éliminerait la liberté du penseur. » M. Bernays croit-il que ce principe de responsabilité accorde trop à cette liberté? Il aurait peut-être raison de le croire s'il ne devait s'agir que de la méthodologie d'une discipline particulière; mais si ce principe doit avoir une portée métaphysique, je crois qu'une limitation de cette liberté ne pourrait se faire qu'au nom d'une philosophie première, eidétique, seule capable de fournir des vérités absolument nécessaires.

Enfin, selon M. Bernays, ma conception du principe de dualité ne mettrait pas en évidence l'interaction, si essentielle dans la pensée des MM. Bachelard et Gonthier, des facteurs empiriques et rationnels de la connaissance, et conduirait à l'identification des philosophies premières avec une sorte d'objectivisme et de la philosophie régressive avec une conception purement subjective de la philosophie. Ce serait la raison, d'après lui, des difficultés que j'aurais à rendre compte, dans les cadres d'une philosophie régressive, du réel, du normatif et du nécessaire, alors que le principe de dualité bien compris permet de tout expliquer.

Je crois, de nouveau, qu'il s'agit d'un malentendu. En présentant le principe de dualité comme l'affirmation que « un système de pensée, quel qu'il soit, ne constitue jamais un système achevé, parfait, qui rendrait compte d'une manière exhaustive de toute expérience future, devenue, par là même, superflue et dépourvue

¹ *Etudes de philosophie des Sciences* (hommage à Ferdinand Gonthier), p. 135-142 (La quête du rationnel).

² *Dialectica* 11, p. 185.

de signification »¹, je crois que j'insiste assez sur la dualité de la théorie et de l'expérience. Mais alors que M. Gonseth a surtout souligné le rôle de l'expérience passée pour la constitution d'un système de pensée qui l'intègre, j'ai mis l'accent surtout sur l'importance de l'expérience future. En effet, le principe de révisibilité, un des piliers de la pensée dialectique, résulte de l'idée que l'on se fait des contacts futurs avec une expérience imprévisible. Toute philosophie première peut admettre un tâtonnement préalable à l'acquisition des vérités définitives, mais celles-ci lui garantissent un avenir sans surprise. Au contraire, la philosophie régressive ne se prévaut jamais d'une pareille assurance. La conception que je présente du principe de dualité ne se limite d'ailleurs pas au dialogue, rencontré dans la science, de l'expérience et de la théorie, mais concerne aussi celui qui caractérise l'action, où les règles se précisent et se modifient sous l'influence des cas particuliers auxquels il faut les appliquer. Dire que cette présentation du principe de dualité conduit à méconnaître l'interaction constante de l'esprit et du donné, c'est, me semble-t-il, énoncer une affirmation que rien, dans le corps de l'essai en question ne permet d'étayer.

J'ai écrit, il est vrai, que le domaine propre des philosophies premières est l'absolu et l'inconditionnel, le nécessaire et l'éternel, alors que celui de la philosophie régressive est le donné contingent et relatif. Mais c'est pour insister sur le fait qu'aucune de ces philosophies ne peut se passer des notions complémentaires de celles qu'elle introduit immédiatement. Si, à mon avis, les philosophies premières ont toujours échoué dans cette tâche, j'ai affirmé que la philosophie régressive ne peut s'en désintéresser, sans pourtant condamner cette entreprise comme vouée à l'échec. Je pense, au contraire, que la justification, dans sa perspective propre, des notions telles que le réel, le normatif, le nécessaire et même l'absolu (qui doit avoir un sens, pour que l'on puisse accorder un sens au relatif) est une des tâches les plus pressantes, à laquelle le partisan d'une philosophie régressive ne peut se soustraire.

¹ *Dialectica* 11, p. 183.

